

sait que le rouge est resté la couleur dominante dans les uniformes militaires.

Au contraire, les peuples du Nord ont un goût particulier pour les couleurs sombres.

Nous affectionnons surtout le bleu, et trouvons ridicule la couleur jaune.

Aujourd'hui, le bleu de Prusse clair et les bleus verts dominent aussi dans les vêtements.

Les sauvages Aïnos, de l'île Yéso, préfèrent, au dire de Dybowski, le bleu, et se tatouent avec cette seule couleur.

Passons maintenant aux colonies françaises :

Au Congo, de Brazza emportait toujours, pour ses échanges, des cotons rouges vif.

Au contraire, au Soudan, on a affaire aux Musulmans qui sont plus civilisés. La valeur d'échange est alors la cotonnade bleue ou guinée. Celle-ci est teinte aux Indes en bleu indigo, et toute autre variété de bleu serait refusée.

Le nègre musulman se distingue du nègre fétichiste par son amour du bleu, tandis que l'autre préfère le rouge : l'un se tatoue en bleu, et l'autre se barbouille le corps d'ocre.

Aux Indes françaises, les vêtements sont surtut rouges et jaunes, le bleu est peu porté. L'une des grandes coquetteries de la femme est de se colorer la peau avec du safran. En Cochinchine les couleurs les plus usitées sont le jaune et le rouge, puis vient le vert. Les dieux sont dorés.

Les nègres et les matifs de la Guyane et des Antilles aiment surtout les étoffes à fond jaune. La mode ne perd pas ses droits, le fond jaune persiste toujours, mais les dessins peuvent se modifier.

A Tahiti enfin, les indigènes s'habillent surtout de couleur rose pâle.

Les Allemands et, en particulier, Magnus, ont voulu tirer une singulière conséquence de la passion des sauvages pour les couleurs voyantes. Ils en ont conclu qu'ils ne percevaient ni le violet, ni le bleu, ni le vert.

Ces couleurs, en effet, ne seraient pas désignées dans les langues de ces peuples. Sans aller bien loin, du reste, les anciens n'avaient pas de noms spéciaux pour désigner toutes les couleurs : les Israélites ne connaissaient que le blanc, le noir, le vert, le rouge, et, dans Homère, rapporte Gladstone, on ne voit de noms spéciaux que pour le vert, le bleu et le violet. Mais pourquoi ne pas tout simplement admettre que les sauvages ayant une langue pauvre en termes précis, ne dénomment que ce qui les frappe, et que les couleurs sauvages les laissant indifférents, il ne songent pas à les mentionner.

Ainsi les Battas de Sumatra, au contact des Hollandais, ont pris le terme de leur langue pour désigner le bleu qu'ils distinguent parfaitement ; de même certaines peuplades nègres ont empruntées aux Anglais le mot *blue*. Ils distinguaient donc le bleu auparavant, mais ne s'occupaient pas de le faire remarquer.

De même les anciens n'avaient pas de termes propres pour désigner certaines couleurs, et pourtant ils les répandaient à profusion sur leurs monuments.

Les Egyptiens employaient le jaune, le rouge, le bleu, le vert, le brun, le blanc et le noir et ils avaient un juste instinct de l'harmonie des couleurs.

Les deux couleurs qui tiennent le plus de place dans les décorations on briques émaillées des Assyriens, sont le bleu et le jaune.

Le bleu a presque toujours fourni les fonds ; c'est en jaune que la plupart des figures se détachent sur le champ.

Les Perses employaient beaucoup ces

deux couleurs, mais ils servaient également du vert et du rouge. Du reste, ils rehaussaient leurs palais de plaques d'or, d'argent, de bronze, d'ivoire et de bois de luxe.

Les Grecs enfin affectionnaient les couleurs.

On sait qu'ils avaient l'habitude de peindre en bleu la frise de leurs monuments. Au Parthénon, le front des maisons était rouge, le bleu et le jaune se partageaient le reste de l'édifice.

A notre époque, il semble qu'on revienne timidement aux pratiques anciennes : on a essayé la polychromie à l'Exposition universelle de 1889, mais le bleu dominait toujours.

## Sciences physiques

### LA DYNAMITE.

La dynamite étant à l'ordre du jour, parlons de dynamite.

*Le nom.*—Disons d'abord que le mot dynamite est un mot qui veut dire *force* ; on a donné ce nom au produit scientifique qui fait aujourd'hui tant de tapage et cause tant d'effroi, parcequ'il peut déployer une force supérieure à celle des autres explosifs connus avant son invention.

*La chose.*—La dynamite est un composé de nitro-glycérine sous une forme particulière. C'est M. Sobrero qui, en 1847, trouva la nitro-glycérine. M. Nobel, ingénieur suédois, ayant installé en 1868, une fabrique de ce produit à Stockholm, une explosion formidable la détruisit toute entière, ensevelissant tout le personnel sous les décombres.

La nitro-glycérine est faite simplement d'acide nitrique et de glycérine. C'est un liquide huileux, de couleur brune, plus lourd que l'eau ; si l'on ne s'en sert pas rapidement, on peut craindre des explosions.

Pour faire de la nitro-glycérine, on fabrique deux mélanges dans des proportions déterminées : le premier, composé de glycérine et d'acide sulfurique ; le second, composé d'acide sulfurique et d'acide nitrique. On garde ces deux mélanges séparément, et on les vide ensemble dans une bouteille au moment même où l'on doit s'en servir.

Les facultés explosives de la nitro-glycérine devenant un danger, M. Nobel est arrivé, par l'absorption de celle-ci dans un corps spongieux, à lui enlever sa qualité de liquide en même temps que sa sensibilité. Son produit n'est autre que la dynamite qui se fabrique soit à base inerte, soit à base active.

La dynamite, en France, est fabriquée, d'une part, dans les laboratoires de l'État, qui vend aux particuliers ; deux sociétés civiles, d'autre part, la Société Nobel et celle des Explosifs français en produisent, par an, de 3,000,000 à 4,000,000 de lbs., dans leurs usines du Havre et de Paulilles (Pyrénées-Orientales). Ces sociétés payent à l'État un impôt basé sur la quantité de dynamite qu'elles produisent.

La dynamite est livrée au commerce sous forme de cartouches cylindriques enveloppées généralement de papier parcheminé. Chaque cartouche porte la marque de la fabrique et sa date de fabrication. Les caisses vendues au public, après formalités, pèsent brut 50 lbs.,—net 40 lbs. Les cartouches sont par paquet de 5 lbs. Il y a en moyenne 285 cartouches par caisse.

La dynamite est en usage, surtout dans les mines, pour l'extraction de quelques verges cubes de charbon ; dans les carrières pour faire sauter un gros bloc. Ici, le maître carrier, là, le porrier règlent la quantité de dynamite nécessaire et distribuent aux ouvriers

les cartouches qu'ils ont à déposer dans le trou de mine. Pour peu que l'ouvrier se croit sûr d'obtenir avec moitié autant de cartouches l'explosion, il en mettra de côté deux ou trois, parfois plus, et rien ne lui sera plus aisé que de se faire, au bout de quelques mois, une forte réserve d'explosifs et d'amorces.

Il ne faudrait pas croire qu'une cartouche de dynamite puisse, sous la seule action du feu, produire d'énormes dégâts. Le feu provoque seulement la combustion lente de la dynamite. Pour que la cartouche puisse avoir son effet, il faut que, à l'une de ses extrémités, soit placée tout d'abord une capsule spéciale. Alors seulement il y a explosion et détonation très forte, tandis que la dynamite n'a guère fait plus de bruit qu'une quantité de poudre deux fois supérieure.

Les directeurs des usines sont tenus d'inscrire, au jour le jour, sur un registre *ad hoc*, la quantité de dynamite fabriquée et la quantité vendue, et, en regard de chaque sortie, les noms et adresses des acheteurs, et les acheteurs eux-mêmes doivent, avant de faire une demande de dynamite, en référer au préfet du département, lequel délivre un bon. Le directeur de l'usine n'a pas le droit de donner plus de dynamite que n'en comporte ce bon et l'acheteur est obligé de justifier de l'emploi des cartouches à un gramme près, dans les huit jours qui suivent la livraison. Toute contravention à ces règlements est punie d'un emprisonnement d'un mois à un an, avec forte amende.

Le danger n'est pas dans les usines, où toutes les précautions sont prises pour rendre les vols impossibles. Les dépôts seuls sont à surveiller plus spécialement. Il importerait aussi que les ouvriers des mines carrières, etc., ne pussent user des cartouches de dynamite qu'en présence d'un ingénieur. C'est, en effet, un fait constant que, lorsqu'un maître carrier, par exemple, remet vingt cartouches à ses hommes, ceux-ci n'en emploient qu'une quinzaine. Où passent les autres ? Il est rare qu'elles fassent retour au maître carrier. On voit que malgré toutes précautions, il n'est pas impossible à un malfaiteur de se procurer des explosifs.

*Les anciens explosifs.*—Ce n'est point aujourd'hui seulement que les malfaiteurs se sont servis d'explosifs pour commettre leurs attentats contre les personnes et la société ; seulement la science vient de jour en jour faciliter leur sinistre besogne.

Jusqu'à l'attentat d'Orsini, c'est la poudre à canon, ou la poudre de chasse, qui sert à tous les attentats. Conspiration des poudres à Londres, machine infernale à Paris, en décembre 1800 ; c'est la poudre que l'on enferme dans un récipient quelconque qui doit faire explosion à un moment donné.

Fieschi a trouvé mieux ; il s'est logé au troisième étage du boulevard du Temple No 50, et, à travers les persiennes fermées de sa fenêtre, il dispose vingt-quatre canons de fusil, qu'il a chargés de mitraille. Ils sont inclinés vers la chaussée du boulevard et doivent partir en même temps. Le 28 juillet 1835, Louis-Philippe, suivi des princes, ses fils, et d'un brillant état-major, passe en revue, sur les boulevards, la garde nationale de Paris. La mitrailleuse de Fieschi part dix-neuf personnes sont tuées ou blessées mortellement ; vingt-trois reçoivent des blessures inguérissables.

*Les nouveaux explosifs.*—Orsini est le premier qui ait eu recours à une poudre nouvelle. Il avait fabriqué à Londres, peut-être avec le concours de Mazzini,